

## Les enfants abandonnés à la découverte des colonies au début du XXe siècle

### Louis Jules RICHARD à Madagascar

Louis Jules Richard est né au Pré-Saint-Gervais le 17 janvier 1883, fils d'Alexandre Adrien Richard, serrurier, et d'Amandine Simonot, 25 ans, originaire de l'Aube, passementière, (non mariés mais vivant ensemble depuis 3 ans) qui l'ont reconnu. Baptisé le 7 novembre 1883 à Belleville.

Il est abandonné le 7 janvier 1884. Le registre note « Parents dans la plus totale indigence ». Ils ont déjà abandonné, 8 à 9 mois auparavant, deux garçons, un de 4 ans et un de 3 ans. La mère avait sollicité des secours qui lui ont été refusés.

Immatriculé le 7 janvier 1884 sous le n° 74 113, il est placé dans l'agende de Dol-de-Bretagne (Ille-et-Vilaine). Il dira plus tard qu'il a été élevé « au bord de la mer ».

Le 26 avril 1897, alors qu'il est employé par un dénommé Jean Coudray, le directeur de l'agence de Dol le propose pour l'Ecole Le Nôtre : « excellente conduite, intelligent, actif, travailleur, CEP en 1894 ». Léon Guillaume, directeur de l'Ecole, demande des précisions sur sa taille, en arguant que l'agence de Dol envoie habituellement des élèves chétifs. Il fait 1,41 m, est accepté et intègre l'Ecole le 15 juin 1897.



A sa sortie de l'Ecole, en mars 1900, après avoir cherché une place en Bretagne, il travaille dans plusieurs places successives à Vaucresson (Seine-et-Oise), mais demande, en octobre 1901, à intégrer le Jardin colonial de Nogent-sur-Marne pour préparer un départ aux colonies. Il déclare, en effet, dans une lettre du 3 janvier 1901 : « le métier de larbin ne me va pas ».

Il y est envoyé en décembre 1901 et signe, début 1903, un contrat d'embauche de deux ans avec M. Maurice Robin, fabricant de produits pharmaceutiques. C'est ainsi qu'il devient agent de culture (adjoint au responsable) à Ambony, par Vatomandry, province de Tamatave (Madagascar).

Le Bulletin 1904 des anciens élèves de Villepreux donne de ses nouvelles : « Richard voit sa situation s'améliorer. Il touche actuellement 200 francs par mois, plus 100 francs pour sa nourriture et 5% sur les bénéfices de sa propriété. Il dit qu'à Vatomandry la vie n'est pas trop dure ; il a un beau petit potager, il élève des volailles et se déclare très heureux.

Il raconte aussi son voyage qui s'est effectué dans les meilleures conditions, avec un peu de malaise pendant quatre heures au sortir de la mer Rouge. En arrivant à Tamatave, je me suis informé du Jardin d'essai pour voir Nicolas<sup>1</sup>, j'ai été reçu par MM. Fauchère et Deslandes qui

---

<sup>1</sup> Maurice Nicolas, un de ses camarades de l'Ecole, déjà en poste à Madagascar

*m'ont invité à partager leur table et m'ont fait un excellent accueil, mais je n'ai pu joindre Nicolas qui, averti de mon arrivée, était parti en ville.*

*Quand je l'ai accompagné à la gare de Lyon lors de son départ avec Puy<sup>2</sup>, je ne croyais pas le retrouver ensuite à Tamatave au restaurant de l'Univers ; aussi cela a été une véritable fête de nous rencontrer et, après avoir bien dîné, nous avons cassé le cou à une bonne bouteille de champagne.*

*Il y avait à peine quatre jours que j'étais à ma résidence, lorsque nous arrive un cyclone comme je n'en avais jamais vu, et cependant j'ai été élevé au bord de la mer et j'ai assisté à de forts coups de vent. Notre case en a sauté et pendant quelques jours j'ai couché sur une chaise sous la véranda ; j'avais fait installer des tôles pour me préserver de la pluie. Enfin je suis parti pour Tananarive où je suis arrivé huit jours après.*

*Ayant accompli la mission dont m'avait chargé M. Robin, c'est-à-dire rendre visite au Général Galliéni et autres principales autorités, je suis allé voir M. Prud'homme, directeur de l'agriculture à Madagascar. Il m'a fait un accueil très cordial et m'a adressé des éloges sur nos camarades de Villepreux ; il est enchanté de la façon dont tous s'acquittent de leur tâche. J'ai parcouru le Jardin d'essai, où j'ai rencontré M. Piret, que j'avais connu comme chef de culture à Nogent. »*

Louis Richard épouse le 3 décembre 1904 Joséphine Michel, née à Madagascar. Il envoie le part-part dans une lettre du 17 janvier 1905 à M. Potier<sup>3</sup>, son ancien directeur : « *Ne trouvez pas original que je vous mette dans une lettre un faire part de mon mariage, car à Madagascar il faut un peu plus de temps pour les faire et les envoyer qu'en France.*

*Depuis longtemps j'aurais dû vous avertir de cette nouvelle, mais vous avez dû l'apprendre par M. Guillaume.*

*Eh bien oui malgré que je suis jeune je me suis décidé à me marier et je le suis depuis le 3 décembre dernier avec une jeune fille née ici dans le pays qui est par conséquent bien acclimatée. Vous trouverez sans doute drôle que l'on puisse ici dans la brousse malgache trouver une situation, et bien si l'on trouve et de très bonne famille dont les parents sont venus s'installer depuis de nombreuses années et y ont acquis une jolie situation. Seulement les mariages ne se font pas le matin comme en France au contraire c'est l'après-midi vers cinq heures lorsque le soleil est moins chaud et que l'on peut mettre les vêtements de cérémonie.*

*C'est une grande fête dans le pays car ça n'arrive pas souvent et pour l'entrée à la Mairie qui est la demeure de l'Administrateur [illisible] et que l'on décore pour la circonstance : deux rangées de tirailleurs malgaches noirs présentent les armes et de là à l'église accompagnés de toutes les autorités civiles et militaires de la ville.*

*Ensuite un grand dîner achève la fête qui dure jusqu'au lendemain et le champagne coule car à Madagascar on en boit davantage qu'en France et puis les parents de la jeune fille avaient tenu à ce que cela se fasse le plus grandement possible.*

*C'est le frère du Colonel Marchand qui m'a marié, il est administrateur adjoint ici et chef de district.*

*Comme témoins MM. Gauthier, adjoint des affaires civiles et greffier notaire, et M. Bastard gérant de la propriété où je suis, c'est aussi lui qui a fait toutes les démarches pour mon mariage.*

---

<sup>2</sup> Paul Puy, autre élève, en poste aux Comores

<sup>3</sup> Successeur de Léon Guillaume

*Je reste quand même sur la propriété ici, je renouvelle du reste mon contrat en ce moment et tout en étant ici je pourrai quand même m'occuper des biens de ma femme et comme nous nous plaisons bien tous les deux ici nous avons l'espérance d'y passer de nombreuses années, cela n'empêchera pas de rentrer en France de temps à autre, mon contrat est expiré, j'ai droit à un congé et je compte le prendre en mai prochain.*

*Je vous prie donc de m'excuser si je ne vous donne pas de mes nouvelles, mais je n'oublie pas pour cela l'Ecole où j'ai passé du bon temps sans souci du lendemain. »*

Dans le Bulletin 1907, Maurice Nicolas signale qu'il « a vu Richard à Tamatave, où il est au régiment. Il est venu à la station passer une journée avec moi. Le métier, quoique assez doux ici, ne lui sourit pas trop. »

Et effectivement le même Bulletin publie une lettre de Richard de Vatomandry, datée du 6 mars 1906<sup>4</sup> : « Le 1<sup>er</sup> décembre dernier, j'ai été appelé pour aller faire mon service militaire dans les marsouins à Tamatave, et j'ai trouvé cela un peu dur, arrivant en pleine chaleur, et habitué à mes aises. J'ai trouvé la sauce mauvaise ; enfin 2 mois ½ après, je me suis fait envoyer une permission d'un mois, puis j'en ai redemandé une autre, que je savoure en ce moment, puis enfin, demeurant ici, j'ai demandé ma mise en congé renouvelable, jusqu'à ma libération : celle-là sera peut-être plus difficile à décrocher, enfin, il faut espérer, maintenant que je suis père d'une fille depuis le 18 février. Je désirais un garçon, mais il faut bien prendre ce qui arrive. Elle est née juste le lendemain de mon arrivée en permission, j'avais calculé juste.

*C'est le moment de devenir sérieux.*

*Pendant mon séjour à Tamatave, j'ai vu quelques fois Nicolas et j'ai été chez lui en permission de 24 heures.*

*J'ai écrit à Delgove<sup>5</sup> dont je n'ai reçu aucune réponse. A-t-il reçu ma lettre ?*

*Sur la propriété de ma femme, les Ingénieurs ont reconnu un filon de 6 kilomètres qui, je l'espère, me mettra un peu d'argent dans ma poche et me permettra de revoir la France avec ma petite famille.*

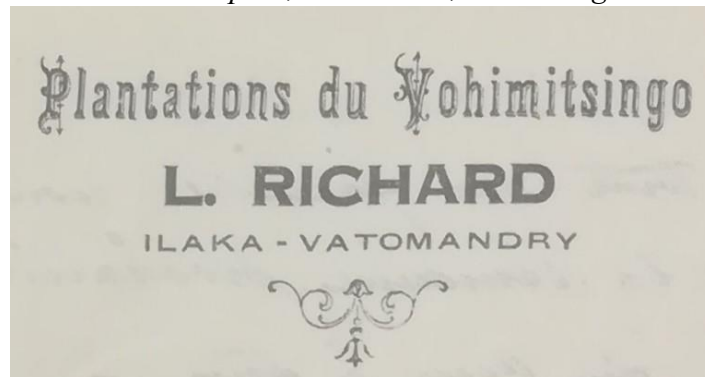
*On paie généralement comme indemnité 3 fois la valeur des plantations. Ainsi, un pied de café qui vaut 5 francs, serait payé 15 francs. Je n'aurai pas de peine à toucher 50.000 francs.*

*En attendant, je tire des plans sur la comète, comme on dit, pour payer mes ouvriers.*

*On fait beaucoup de cire à cinq journées de chez moi où il y a un marché important. On y vent quelques fois pour 10.000 francs d'un seul coup.*

*Ici la cire se paie de 2 à 5 francs le kilo.*

*Il y aurait des affaires à traiter en raphia, caoutchouc, toiles malgaches. »*



<sup>4</sup> L'adresse indiquée dans ce bulletin est : « propriétaire-colon à Ambodivary, par Vatomandry (Madagascar). »

<sup>5</sup> Un autre camarade de l'Ecole, également en poste à Madagascar

Le Bulletin 1908 publie une lettre de lui datée du 27 novembre 1907 : « *Si je n'ai pas donné de mes nouvelles depuis un an, c'est que j'ai lutté tout le temps avec mes beaux-frères pour ma part d'héritage avec procès sur procès, qui ont mangé presque ce qui me revenait.*

*J'ai été retardé dans mes plantations : c'est deux années de perdues. Nous souffrons énormément de la chaleur, et surtout de la sécheresse ; depuis longtemps déjà nous n'avons pas eu une goutte d'eau, ce qui va faire augmenter le riz.*

*Je suis en train de me bâtir un vrai palais : 17 mètres de long avec vérandah de 8 mètres de large, car il me faut songer à la famille : d'ici un mois il y aura un deuxième enfant à la maison, et puis d'autre part mon avenir est ici : j'y suis donc pour longtemps, si je ne dévisse pas mon billard : donc autant m'installer bien tout de suite, et puis, j'ai le bois sous la main pour rien et je n'ai que la façon à payer.*

*Je fais partie du Comice agricole de Vatomandry mais on ne peut se faire une idée des différends que l'on me suscite dans ce trou cancanier.*

*Je joins un mandat pour mes cotisations de 1904, 1905, 1906, 1907. »*

Le bulletin 1910 présente une lettre de lui, du 30 avril 1910, envoyée d'Emargama : « *Depuis longtemps je n'ai pas donné de mes nouvelles. Ayant reçu le bulletin il y a quelques jours, je m'empresse d'en accuser réception et de dire toute ma satisfaction, car il devient réellement de plus en plus intéressant. J'ai l'intention de liquider le montant de mes cotisations en retard et, descendant à Vatomandry dans le courant de septembre, je profiterai de l'occasion pour prendre un mandat afin de régler tout ce qui est en retard.*

*Du nouveau dans notre région, il n'y en a pas. On est tranquille : il n'y a que les affaires qui ne marchent pas et plus le pays va, plus il est malheureux. On importe d'Europe des quantités énormes de toile que l'on échange contre les produits indigènes ; mais des espèces on n'en voit pas venir.*

*Je suis toujours en guerre avec mon ex-patron, et je me demande si j'arriverai jamais à rentrer dans ce qui m'est dû.*

*Nous attendons avec impatience notre nouveau Gouverneur général qui, d'après les interviews que j'ai vus dans les journaux coloniaux, promet tout son appui à l'Agriculture.*

*Puisse-t-il tenir ses engagements, car nous avons bien besoin d'un homme de caractère qui ramène le calme. »*

Le Bulletin 1913 publie une lettre de Richard du 19 décembre 1912 envoyée de Vatomandry : « *Je suis bien en retard pour m'acquitter de mes cotisations, mais j'espère me liquider avant peu.*

*Je suis passé par de telles épreuves, en 1911, que je n'ai pas eu la somme à ma disposition.*

*Cette année 1911 a été terrible pour moi : j'ai perdu un bébé, et ma femme a été entre la vie et la mort pendant six mois. De ce fait, j'ai dû négliger mes travaux pendant tout ce temps ; j'ai été volé par un employé et il m'a laissé, en plus, toutes mes plantations dans un état pitoyable.*

*J'avais réussi à me faire une jolie maison d'habitation dans laquelle j'avais réuni tout l'indispensable à une famille. Il y a juste un an, fin novembre, vers une heure de l'après-midi, le feu a pris avec une forte brise et, en moins d'une heure, il n'y avait plus rien debout. J'ai eu juste le temps de sauver ma femme et mes trois enfants ; nous sommes sortis de là juste avec le linge que nous avons sur nous ; tout a été perdu, impossible de rien sauver. La maison a été estimée 6.000 francs par l'Administration ; les meubles, linge et espèces 2.000 francs, soit 8.000 francs. Ce coup m'a mis à bas et personne ne m'a donné un coup d'épaule pour me relever.*

*Heureusement pour moi que je ne me suis pas laissé abattre et que ma santé s'est maintenue. Et, pour terminer l'année, je suis appelé par une de mes belles-sœurs qui a eu le malheur de perdre son mari ; elle habite à 100 kilomètres d'ici. Je laisse donc les miens dans une maison que j'ai élevée à la hâte. J'ai aidé ma belle-sœur à mettre un peu d'ordre dans ses affaires et à mettre ses travaux en marche. En revenant chez moi, je passe une rivière à gué, je ne fais pas attention qu'elle avait un peu monté par suite de pluies d'orages ; à un moment nous disparaissions mon cheval et moi et, lorsque nous revenons à la surface, nous sommes entraînés vers une forte chute qui existait au milieu de la rivière. Je réussis à abandonner les étriers, mais impossible de lutter contre le courant. Enfin, au moment où j'allais tomber dans le précipice, et où je me serais broyé sur les rochers du fond, je réussis à m'accrocher à une pierre et, là, j'attendis que les Malgaches qui me regardaient tranquillement me noyer, se décidassent à venir me porter secours.*

*Enfin, en rentrant chez moi, je trouve les miens souffrants et la petite case, que j'avais élevée, toute démolie par une bourrasque qui était passée en mon absence.*

*Je quitte à nouveau la propriété et j'emmène toute la famille à Vatomandry où ma femme, avec des alternatives de mieux et de plus mal, s'est enfin à peu près rétablie.*

*Au mois de juillet dernier, j'ai enfin pu rentrer sur ma propriété avec tous les miens à peu près en bonne santé, mais j'avais 5.000 francs de dettes.*

*Heureusement, j'avais planté l'année dernière beaucoup de manioc, et, comme ce produit se vend assez bien en ce moment, j'ai réussi à éteindre, avec ce produit, presque la moitié de ma redevance et à entretenir ma propriété.*

*En somme, si l'année a mal commencé, elle finit assez bien, mes cafés commencent à entrer en rapport, je compte faire cette année dans les 700 à 800 kilogrammes secs.*

*Mes vanilles sont aussi en assez bon état : avec mes absences, elles ont fatalement souffert. J'aurais dû, cette année, faire une récolte assez belle, mais je perds quand même une année.*

*Enfin, je pense avoir 5.000 à 6.000 pieds qui vont commencer à fleurir en août prochain.*

*Une fois que mes plantations rapporteront, je serai sauvé. Si je pouvais aller me reposer en France, cela me ferait beaucoup de bien, je me sens fatigué. Avec tous les déboires que j'ai eus, si je m'étais laissé abattre, il y a longtemps que je serais au cimetière.*

*M. Fauchère, Inspecteur d'agriculture à Madagascar, est venu me voir au sujet des appointements qui m'étaient dûs quand j'étais au service de M. Robin. Son agent, infidèle, avait gardé la somme et, comme le patron ne veut pas payer deux fois, j'en suis pour une perte de 1.200 francs, car, pour plaider avec un insolvable, j'en serais peut-être de ma poche, mais c'est tout de même malheureux. »*

*Commentaire du rédacteur du Bulletin : « L'association adresse à son courageux camarade ses vives félicitations avec l'espoir que son labeur lui constituera un jour une petite fortune. »*

Dans le Bulletin 1913, nous trouvons tout d'abord un commentaire de Maurice Nicolas : « J'ai reçu de Richard une lettre où il me conte ses espérances.

*D'après l'exposé qu'il me fait de sa plantation, il est maintenant à peu près sorti de sa misère. Il lui a fallu une belle énergie pour arriver jusque-là. Maintenant ses cultures lui rapportent et lui permettent de s'acquitter de ses engagements. Je pense que dans deux ou trois ans il aura une situation assise et qu'il pourra rentrer en France refaire un peu sa santé qui a été assez éprouvée. »*

Le même Bulletin continue : « Au moment de l'impression du Bulletin nous recevons la lettre suivante du camarade Richard, que nous sommes heureux de voir enfin sorti des difficultés qu'il a dû surmonter pour se créer une situation aux Colonies.

*« Je profite, écrit-il, que je suis prisonnier dans ma case pour envoyer ces quelques lignes, mais j'ignore quand elles parviendront en France, car il m'est impossible d'adresser du courrier à Vatomandry. Toutes les rivières ont débordé, nous sommes entourés d'eau de tous les côtés, depuis 15 jours il pleut sans discontinuer.*

*Ci-joint mandat de 25 francs me libérant de toutes mes cotisations en retard au 31 décembre 1913 et je remercie bien tous les camarades de leurs bonnes paroles d'encouragement.*

*1913 n'a pas été trop mauvais pour moi, la santé ne m'ayant pas fait défaut, je n'ai pas été dérangé et ai pu m'occuper de mes travaux.*

*J'ai vu avec plaisir mes premiers vanilliers plantés commencer à fleurir et ma production de café doubler grâce aux grandes cultures de manioc que je possède et j'ai pu ainsi me subvenir et entretenir mes plantations sans avoir recours à personne ce qui est pour moi un immense avantage sur les années précédentes.*

*Enfin si la guigne qui me poursuit depuis si longtemps voulait bien me quitter, d'ici un an je serais à flots.*

*Notre province de Vatomandry devient de plus en plus intéressante au point de vue cultures et usines. En ce qui concerne le travail de la terre, on le fait plus rationnellement, on a abandonné le système des grandes étendues qu'il était impossible d'entretenir et nettoyer en temps nécessaire, on plante moins à [la] fois et mieux, enfin le procédé de monoculture des anciens colons a été également abandonné.*

*Les premiers colons s'étaient surtout attachés à la culture de la vanille et deux années de mévente ont amené la misère d'autant plus que l'exploitation de cette plante est assez onéreuse, elle demande beaucoup de soins, il faut plusieurs années d'observations qui varient suivant les altitudes. J'ai actuellement environ 12.000 pieds qui commencent à entrer en rapport. Je vais de temps à autre voir autour de moi les procédés de chacun et j'en tire mon profit.*

*Au point de vue minier, on vient de découvrir de nombreux gisements de graphite dont quelques-uns paraissent assez riches, peut-être pas assez pour être travaillés industriellement, mais exploités avec la main d'œuvre indigène, ils sont susceptibles de donner de beaux bénéfices. En tous cas depuis que notre province exporte des graphites tout y est devenu plus facile. Cette industrie a amené d'assez fortes sommes d'argent dans le pays ; le commerce des toiles surtout en bénéficie car l'indigène ne sait pas garder l'argent.*

*L'exploitation du graphite sera préjudiciable aux agriculteurs à cause du manque de main d'œuvre pour l'entretien des plantations ; déjà l'on en souffre un peu et nous allons être obligés en tout cas d'augmenter le salaire des ouvriers agricoles.*

*Je suis peut-être un des seuls qui ne s'est pas laissé entraîner par la folie du graphite. Je n'ai pas piqueté de terrains. Ai-je eu tort, ai-je eu raison ? L'avenir me le dira ; j'ai préféré pousser tous mes efforts sur mes plantations.*

*Je voudrais bien revoir notre belle France. Hélas, pas de sitôt ; avec une smala comme j'en ai une ; il me faudra pas mal d'argent pour rentrer et passer six mois dans la mère Patrie. J'espère et j'y arriverai.*

*D'après ce que je vois, nos jeunes camarades ne sont pas enthousiasmés par les colonies, car la place offerte par Delgove était bonne et personne ne l'a voulue, c'est dommage. Ce n'est pas une raison parce que quelques-uns ont eu des déboires, qu'il faut abandonner les colonies.*

*Il y a place encore pour de nombreuses intelligences et je suis persuadé que l'on peut s'y créer une situation beaucoup plus rapidement qu'en France et avec plus de chances de succès.*

*Maintenant, nous autres coloniaux, nous avons peut-être tort de montrer nos revers, il faut se dire que ce n'est pas une raison, que là où un échoue, un autre doit forcément faire de même.*

*Ainsi moi, je reconnais que si j'avais eu un caractère plus ferme et moins confiant, je n'aurais pas eu toutes les vicissitudes que j'ai traversées. »*

Le Bulletin 1914-1922 publie une lettre du 17 juillet 1919, provenant de Vatomandry : « *Me voilà à mon sixième enfant, mes charges augmentent et retardent mon voyage en France sur lequel j'arrive à ne plus compter. Tant qu'ils étaient petits, ils ne me coûtaient pas encore trop cher ; mais maintenant qu'il me faut en mettre trois ou même quatre en pension, j'ai peur, car je me demande si j'arriverai à faire face à toutes mes dépenses ; si seulement la Colonie me venait en aide en prenant à sa charge l'éducation même de deux, ce serait un encouragement ; mais au contraire on nous augmente d'impôts. Il faut se résigner ; je me console en plantant des caféiers.*

*De cette façon, si je meurs avant d'avoir pu prendre un peu de repos, mes gosses n'auront qu'à continuer ce que j'aurai commencé.*

*J'aurais bien voulu pouvoir envoyer mon fils aîné en France ; il est bien doué, a beaucoup de goût pour l'étude. Si je pouvais lui faire terminer son instruction dans la Mère Patrie, ce serait par la suite mon bras droit ; j'aurais quelqu'un sur qui me reposer.*

*L'horizon n'est cependant pas trop vilain ; mais je suis juste au tournant dangereux.*

*Depuis 1914, je suis à Vatomandry ; j'ai mis un employé à 150 francs par mois sur ma propriété ; j'y vais passer 8 jours presque tous les deux mois.*

*Ici mes enfants vont à l'Ecole et moi je m'occupe de tout : j'ai fait du transit ; j'ai la direction d'un gisement de graphite pour une société.*

*Malgré la vie chère, avec mes affaires j'ai fait ici face aux dépenses d'entretien de ma propriété et de mon ménage ; de plus, ce séjour à Vatomandry a été pour moi un repos.*

*Maintenant que la guerre est finie, que les affaires vont reprendre, je vais retourner chez moi ; il me suffit que mes plantations rapportent bien l'année prochaine pour me mettre à flot et en avoir fini avec les soucis. Il est temps, car il y a déjà quelques années que je mange de la vache enragée (misère) et je crois qu'à Madagascar elle est plus dure qu'ailleurs. »*

Le même Bulletin publie ensuite une lettre de lui de **Vhimimitanigo**<sup>6</sup> (par Vatomandry) : « *Cette année j'ai été assez malade ; j'ai gardé le lit pendant deux grands mois : c'est que je ne me défends pas aussi bien. Le docteur m'a dit que l'on ne reste pas impunément 17 ans dans un endroit comme Vatomandry, surtout sans changer d'air.*

*Ce n'est cependant pas encore le moment de songer à rentrer, surtout avec sept gosses, au prix où sont les passages et, paraît-il, la vie n'est pas gaie non plus en France : il faut être riche, dit-on, pour pouvoir y passer un séjour de 8 à 10 mois. Enfin, je ne songe pas à revenir, d'abord je ne le pourrais pas ; il me faut attendre que toutes mes plantations soient en rapport.*

*La vie est en ce moment assez agréable pour moi, comparativement à l'ancien temps ; j'ai de gros frais pour l'entretien de ma propriété et la pension de mes enfants : quatre qui sont à Tananarive, mais je puis y faire face, le revenu de mes propriétés paie. Je suis donc débarrassé d'un gros souci et je crois que je puis maintenant regarder l'avenir avec confiance.*

*Nous avons connu ici, au commencement de l'année, des prix pour nos produits que nous ne reverrons sans doute jamais. Nous avons vendu sur place nos cafés et nos vanilles à des taux inespérés, mais en ce moment c'est tout le contraire : pas d'offres, pas d'acheteurs. Le marché est, paraît-il, incertain en Europe, c'est du moins ce que l'on raconte ici.*

---

<sup>6</sup> Vohimitsingo ?

*Toutefois nous avons vendu nos petits cafés à 5 francs le kg, par contre pour le Libéria nous n'avons pas de prix.*

*Nous avons en ce moment une mauvaise passe à cause de la main d'œuvre. Les tirailleurs retour de France sont rentrés avec une mentalité tout à fait contraire à celle que l'on avait espéré : ils sont revenus insolents et refusent tout travail ; de plus ils donnent de mauvais conseils à ceux qui sont restés ici. Nous avons eu un moment la crise de main d'œuvre : elle a été très aiguë. L'on compte sur M. Garbit pour la résoudre, mais y réussira-t-il ? Pour nous, c'est une question de vie ou de mort. Si les colons ou entreprises diverses n'ont pas d'ouvriers, il n'y a plus qu'à fermer, et si le Malgache n'est pas obligé à travailler, il ne se mettra pas à la besogne : voilà le dilemme.*

*Les salaires sont doublés, le prix du riz a triplé ; mais l'indigène n'a pas de besoin, et malheureusement il n'aime pas l'argent. »*

Le Bulletin 1923-1924 publie une lettre de Delgove du 18 décembre 1922, dans laquelle il écrit : « *Dernièrement, Richard, qui est colon à Vatomandry, est venu dans la capitale conduire ses enfants au lycée. Nous avons passé 15 jours ensemble et avons parlé du bon vieux temps à Villepreux. Il a dû lutter longtemps dans un climat débilisant pour arriver enfin à se tirer largement d'affaire ; il a, d'autre part, 8 enfants à élever. Quand il y sera parvenu, il aura bien gagné le purgatoire !!* »

Vohimitsingo, le 22 mai 1924 : « *Cher Monsieur Potier,*

*C'est avec un réel plaisir que j'ai reçu votre affectueuse du 26/2 écoulé.*

*Je craignais de ne pas recevoir de réponse à ma carte, car je ne vous ai guère habitué à recevoir de mes nouvelles depuis 21 ans que j'ai quitté la France. Il ne faut pas m'en vouloir, et j'ai vu avec plaisir que vous ne m'en avez pas tenu rigueur. J'ai passé des années tellement pénibles ici que découragé je n'écrivais presque à personne. Ce n'est que depuis une année que je commence à me rappeler au souvenir de tous ceux pour qui j'ai gardé de l'affection.*

*Je suis maintenant tiré d'affaire, j'ai une grande et jolie propriété – 1000 hectares avec une rivière navigable qui la coupe en deux ; il ne faut pas croire que tout est planté, je n'y arriverai jamais certainement. Il faudrait trop de main d'œuvre, mais j'ai tout de même 200 hectares de bien plantés : ¼ en vanilliers et le reste en caféiers, et je m'arrête là, estimant avoir fait mon devoir ; mes gosses continueront si j'ai la chance d'en avoir dans la bande 1 ou 2 ayant des aptitudes pour le métier de colon, car d'une façon générale les enfants des colons aspirent plutôt à être fonctionnaires, le métier offrant moins de risques. Il y a aussi l'assurance de passer régulièrement à la caisse toutes les fins de mois. J'avoue qu'il fut un temps, qui n'est pas encore très loin, où je les enviais moi-même, et lorsque à un instant la guigne s'acharnait après moi, j'ai même été sur le point de rentrer dans le service de colonisation – avec Nicolas et Delgove. Maintenant je ne regrette pas d'avoir persévéré, mais si je n'avais pas eu la chance d'être bâti solidement comme je le suis, il y a longtemps que j'aurais fini de lutter.*

*Ce qu'il me faudrait maintenant, c'est de pouvoir rentrer en France passer une année ou deux bien tranquille, malheureusement ce n'est pas possible encore ; avec ma femme et mes 8 gosses il me faudrait une fortune que j'ai eu trop de mal à gagner pour la flanquer dans les pattes des Cies de navigation.*

*Nous sommes 10 : sur lesquels au moins 7 paieraient place entière : en 3<sup>e</sup> classe à 3000 f : déjà 21 000 ; autant pour le retour – l'habillement, le séjour en France, etc, etc... voyez ce qu'il faudrait !! aussi je ne songe pas au retour tout au moins pour l'instant ; mais dans 4 ans, moment où toutes mes plantations seront toutes en plein rapport, alors à ce moment (si je suis*

toujours vivant) j'envisagerai sérieusement la question – car mon aîné a 18 ans, le garçon qui suit a 16 ans ½, dans 4 ans je compte que les 4 premiers se seront un peu « éparpillés », les plus petits je les laisserai aux lycées de Tananarive, car j'estime que c'est leur rendre un grand service, que d'essayer, moi, de vivre le plus longtemps possible ; car malgré leur expérience du pays ils ne seront pas encore à la hauteur pour mener l'affaire comme je la mène moi-même. La famille est nombreuse et est aussi cause que j'ai mis aussi longtemps à être au devant de mes affaires, depuis 5 ans j'en ai presque toujours eu 3 ou 4 aux lycées de Tananarive, or au prix des pensions, habillements, frais de voyage ; avec les moyens rapides de transports que nous avons à Madagascar, il me faut d'ici à Tananarive 4 jours en voyageant de 4h du matin à 8h du soir.

Ca fait 10 000 f qui sautent annuellement depuis 5 ans. En général j'accompagne toujours mes enfants pour la rentrée des classes, ce sont mes seuls changements d'air à Madagascar – 5 jours à Tananarive. Nous ne les revoyons qu'à la fin de l'année scolaire – fin juillet.

Je suis content de mes gosses ; ils ont l'air de se rendre compte des sacrifices que je fais pour eux ; ils font leur possible en classe, mais je constate, et beaucoup de pères de famille à Madagascar sont de mon avis, les enfants ici ont le climat contre eux ; avec bien du retard à âge égal avec leurs camarades de la métropole ; de plus les professeurs n'y mettent peut-être pas aussi tout le dévouement voulu ; ce sont avant tout des fonctionnaires appelés à changer de poste tous les 3 ans.

En ce moment nous rentrons dans la période hivernale, nous avons 20 degrés au-dessus de zéro (à l'ombre), on soupire. Je vous vois d'ici : 20 au-dessus de zéro – il fait chaud ! oui pour la France : mais quand l'on est cuit par le soleil avec des chaleurs de 35 à l'ombre, l'on a froid lorsque le soleil marque 20 au-dessus, l'on met un paletot de drap. Les arbres commencent à perdre leurs feuilles, la végétation s'arrête, le mois prochain nous aurons 17 le matin, les pluies vont commencer à arrêter, c'est jusqu'en octobre ; la période où l'européen revit et prend des forces pour la mauvaise saison qui recommencera à ce moment-là.

C'est aussi le moment des potagers, nous commençons à manger des petits pois, haricots verts et salades et jusqu'en octobre nous avons à peu près tous les légumes, mais peu après jusqu'en mai, c'est fini à cause de la trop grande chaleur et des grosses pluies, il faut vivre sur le pays ; à Tananarive et dans toute la région des hauts plateaux ils sont beaucoup moins malheureux que nous sur la côte : ils peuvent avoir des légumes toute l'année.

D'après votre lettre, je vois qu'il y a eu des changements profonds dans la vie économique en France, ici la répercussion est moins grande, mais ce dont nous souffrons c'est de la crise de main d'œuvre avec la quantité d'indigènes envoyés en France pendant la guerre et ce que l'on envoie encore actuellement, c'est insensé la mentalité qu'ils rapportent de France. Vous n'avez pas su en France les tenir dans leur milieu, et leur avez fait et à nous aussi un mal énorme !

Le prix de la main d'œuvre et de toutes les denrées a doublé pour certains articles il a centuplé tel les tissus par exemple et etc... Heureusement que les produits se vendent bien ce qui nous permet de faire face assez facilement ; mais que la baisse vienne tout d'un coup : quelle tuile ! Enfin il ne faut pas s'en faire et laisser courir.

La présente n'est pas pour le bulletin, elle vous est tout à fait personnelle, mais je vous promets prochainement des photos et quelque chose pour le bulletin ; ayez l'obligeance d'en prévenir Humbert, de lui dire que j'ai bien reçu son mot et que je lui écrirai longuement très prochainement.

Je vous enverrai ma photo avec toute ma smala.

Allons au plaisir d'avoir prochainement de vos bonnes nouvelles.

*Veillez agréer pour vous et les vôtres l'assurance de mon bon souvenir et de mon affectueux dévouement.*

*Votre dévoué Richard*

*Nous nous voyons quelquefois avec Delgove et Nicolas. Il y a 2 ans j'ai passé 15 jours chez Delgove à Tananarive et l'année dernière je suis allé voir Nicolas à Tamatave. Nous correspondons souvent. »*

*Lettre du 8 janvier 1825 : « Cher Monsieur Potier,*

*Avec mes nombreux déplacements des mois derniers, je vous ai complètement oublié ; mais bien que tardifs, mes souhaits n'en sont pas moins sincères. Je viens donc par la présente vous présenter, en mon nom et en celui de tous les miens, nos meilleurs vœux et souhaits de bonne et heureuse année pour 1925 que nous formons pour vous et tous ceux qui vous sont chers.*

*Depuis quelques mois je vous ai négligé, j'ai été beaucoup busculé tant par les travaux qui deviennent de plus en plus compliqués avec la main d'œuvre qui se raréfie et devient très exigeante ; l'envoi en France des indigènes d'ici nous fait beaucoup de mal, quand ils reviennent ils refusent de travailler et sont irrespectueux, l'administration, de plus en plus tolérante pour eux, nous prépare un triste avenir, il ne nous manque plus que les bolchévistes ici, après ça nous n'avons plus qu'à boucler nos malles, si les malgaches nous en laissent le temps.*

*Tous les coloniaux en chambre que vous avez en France, Daladier en tête, devraient bien venir comme Colons pendant 5 ou 6 ans avant de représenter un pouvoir quelconque ; nos Colons et la Métropole en tête en retireraient un gros bénéfice – on nous dit que nous devons venir en aide à la Mère Patrie, mais d'autre part l'on dit à l'indigène qu'il n'est pas obligé de travailler ! Comment concilier ces deux choses ? Enfin faut pas s'en faire, qui vivra verra.*

*Je vous assure que si le bas de laine était assez garni et qu'une partie de ma smala ait pris son vol, je m'empresserais de chercher un petit coin bien tranquille en France (c'est encore la meilleure colonie) où je coulerai des jours bien tranquille à soigner mes vieilles douleurs.*

*En ce moment je me prépare à prendre un peu de repos pendant 3 ou 4 mois. Je voudrais aller me reposer à Tananarive au moins jusqu'en juin ; car les mois qui s'amènent sont les plus pénibles sur la côte ; Tananarive se trouvant à 1400 mètres, il y fait beaucoup moins chaud, surtout le climat y est beaucoup moins humide qu'ici, d'autre part j'arrive au moment le plus critique pour les coloniaux qui comme moi ont 20 et 22 ans de Madagascar sans avoir pu aller se retremper dans la mère patrie. Il faut donc que je fasse attention, c'est pourquoi j'ai décidé de me reposer un peu.*

*Une fois installé là-haut je vous donnerai des nouvelles, mais en attendant écrivez moi toujours ici, la poste me fera parvenir mon courrier, de plus je compte venir ici tous les 2 mois pour que mes employés ne se croient pas trop livrés à eux-mêmes.*

*Au plaisir de recevoir bientôt de vos bonnes nouvelles, bien des choses de ma part à votre famille.*

*Votre ancien élève dévoué et affectueux. Richard. »*

*Lettre du 18 juillet 1925 de Tananarive à M. Potier :*

*« Je vous envoie des souvenirs qui vous prouveront que je ne vous oublie pas. Je crois que pendant longtemps encore vous ne les verrez pas en France, je suis un des premiers qui ait pu se les procurer.*

*Le N°1 : arrivée des autochenilles à Tananarive après leur randonnée à travers l'Afrique. Le noir qui est perché sur la voiture est un africain que M. Haart, assis à droite, a ramené de Tombouctou, je l'ai questionné il parle assez bien le français.*

*N°2 : la première voiture passant devant la statue du Maréchal Galliéni.*

*N°3 : Monsieur Haart et les membres de la Mission déposant une gerbe de fleurs au pied du monument Galliéni.*

*N°4 : les chenilles se préparant à monter la côte du théâtre – montée qui se pose là mais qu'elles ont grimpé en se jouant.*

*Cette arrivée a été l'occasion de grandes fêtes auxquelles j'ai pu assister comme invité officiel – réception sur réception, bal, banquets, etc – ça retrempe un peu – du reste à Tananarive les fêtes n'arrêtent pas, ça nous entame un peu nous broussards, mais l'on s'y met vite.*

*Je suis ici depuis fin février avec toute ma famille, nous nous préparons à rejoindre la propriété la semaine prochaine, ce changement d'air nous a fait du bien à tous, car ici Tana est à 1500 mètres d'altitude, ça change du bord de mer. Et puis ici l'on a tous les légumes et fruits de France, chose appréciable quand l'on en a été sevré pendant 22 ans. »*